

Un conte dans une approche systémique interculturelle de personnes migrantes en situation de précarité

Sabine Lagardère

Thérapeute familiale à Capbreton (Landes, France). Elle accueille des individus, des couples et des familles dans son cabinet. Elle intervient également auprès d'institutions médico-sociales. Elle est membre de l'équipe du Centre d'étude et de recherche sur l'approche systémique (CERAS) de Nouvelle-Aquitaine et formatrice sur l'approche systémique et les objets flottants.

Elle a travaillé auparavant plusieurs années à l'étranger.

Autrice de « Des boutons de couture pour une clinique créative et sensible », in Borsca M. et Daure Y., *Les Génogrammes d'aujourd'hui: la clinique systémique en mouvement*, ESF éditeur, 2020.

sabinelagardere@gmail.com

Bayonne, à la porte de la France

Nous rendons compte ici d'une expérience vécue entre 2019 et 2020 à Bayonne, dans le centre d'accueil PAUSA. Il s'agit d'un local ouvert en 2019 pour accueillir sur un temps court les personnes migrantes, arrivant par l'Espagne, suite à la fermeture des voies d'arrivées italiennes.

À partir de l'hiver 2018, Bayonne a été le lieu de transit de personnes originaires pour la plus grande part de l'Afrique subsaharienne. Ces hommes et ces femmes cherchaient à prendre un bus pour Paris ou d'autres villes de l'hexagone. Ils attendaient, dans un parc près de la gare routière, de pouvoir continuer leur route. Quelques jours, quelques nuits froides dehors leur étaient souvent nécessaires pour réunir la somme pour le billet, ou pour être fixés sur leur prochaine destination. Des citoyennes et des citoyens se sont alors mobilisés pour leur distribuer sur la voie publique vêtements chauds et nourriture. Puis, la Communauté d'agglomération Pays Basque et la ville de Bayonne ont apporté leur soutien à cette démarche en mettant à disposition une caserne militaire désaffectée, ainsi que des moyens humains et financiers. Ce lieu a pris le nom de PAUSA, la pause, en Euskara, et existe encore aujourd'hui sur les quais de l'Adour. Adhérente de l'association DIAKITE nouvellement créée, nous nous y sommes rendues pour y faire du bénévolat (service de repas, tri de vêtements...) et pour nous entretenir avec les personnes accueillies.

Ces migrant(e)s¹ sont souvent des personnes sans valises, et il nous semblait important de signifier qu'ils n'étaient pas sans bagages. Leurs bagages, ce sont leurs histoires, leurs traditions, leurs cultures, tout ce qu'ils amènent avec eux, mais aussi tout ce qu'ils ont appris sur le chemin.

Notre démarche repose sur l'hypothèse qu'une approche systémique interculturelle peut aider à penser la complexité dans l'accompagnement de la souffrance psychique des personnes migrantes en situation de précarité.

Une littérature systémique interculturelle récente

Les théories systémiques ont offert des clés pour comprendre la communication humaine, les interactions familiales et sociales à l'intérieur du contexte dans lequel elles avaient lieu. Ce modèle a émergé de la pratique et de la recherche dans la culture occidentale, aux États-Unis et en Europe, et il a été probablement extrapolé qu'il s'adaptait à tous les contextes d'appartenance des individus et des familles. Ainsi, paradoxalement les spécialistes du contexte ne se sont guère penchés sur celui de la migration. La littérature sur le thème «systémique et interculturel» reste dès lors plutôt limitée, et c'est surtout dans la dernière décennie que des thérapeutes familiaux écrivent à ce propos en Europe. Ces apports constituent des ressources bien utiles pour les professionnels accompagnant des familles d'aujourd'hui porteuses d'événements migratoires. Nous

1. Nous utilisons le masculin mais nous évoquons aussi bien des femmes que des hommes.

avons recensé ici quelques éclairages de nos prédécesseurs².

En 2002, Paula Lambert, Nicole Huart et Birama Seck ont retracé leur expérience de thérapie systémique au Sénégal. Ils y mettent en exergue l'adéquation du modèle systémique avec le mode de fonctionnement des individus dans l'Afrique traditionnelle. «Penser système» y semble évident puisque l'individu n'existe que par et pour le groupe. «Il est au centre d'un réseau de relations qui le lie au monde invisible des esprits et des ancêtres et à celui, plus humain de sa communauté». Ainsi, «comme en systémique, l'analyse du "pourquoi" est rarement évoquée, renvoyant à la dimension spirituelle (c'est Dieu qui décide), mais la question du "comment" est celle qui dépend du domaine du mortel. "Pourquoi est-il malade?" devient: "Comment le soigner?"».

L'approche contextuelle de Boszormeni-Nagy autour de la balance des comptes et des loyautés à l'œuvre dans les familles offre également une grille de lecture pertinente.

Le paradigme systémique paraît donc adapté en Afrique de l'Ouest, qu'en est-il pour accompagner dans l'Union européenne des personnes ou des familles issues de la migration?

Pour Ivy Daure (2011): «L'approche systémique apporte une compréhension des logiques relationnelles dans la situation d'exil. Cette ouverture dans l'espace thérapeutique ramène à la notion de Jean-Paul Mugnier (1998) du "pensable du thérapeute". Si le professionnel de soin peut comprendre cette notion de l'événement

migratoire comme un facteur réorganisateur des relations familiales, alors il pourra aborder ces questions durant la thérapie.» Favoriser une transmission plus intense de l'histoire du pays et de la culture des parents développe la possibilité de renforcer l'identité du sujet.

C'est dans l'ouvrage collectif qui se nomme *Les Nouvelles Familles* (2010) dirigé par Salvatore D'Amore que Maurizio Andolfi et Lorena Cavalieri exposent leur approche avec «les familles étrangères». Ils appliquent le modèle trigénérationnel, emblématique de l'école de Rome: «le processus migratoire et le processus psychothérapeutique engageant et incluent tous les deux plusieurs générations». Et ils innovent en introduisant l'élément culturel comme variable fondamentale: «il est essentiel si l'on veut construire une nouvelle manière de penser et de pratiquer la thérapie familiale qui réintroduirait les sentiments, les affects et les racines dans le paradigme systémique». Ainsi, ils mettent en perspective la notion de culture au travers de l'histoire familiale: «la culture est en quelque sorte la trame sur laquelle les événements familiaux viennent se greffer et, ensemble, culture et événements familiaux forment l'histoire de chaque famille.» Bien qu'absente en séance, la famille de l'immigré prend beaucoup de place: «La distance n'efface ni les affects ni les déceptions et le passé que l'histoire familiale renferme est toujours présent dans les parcours migratoires; des parcours faits de coupures émotionnelles, de dettes de loyauté et de sentiments de culpabilité.»

2. Nous avons remarqué que les auteurs sur ce sujet sont le plus souvent des autrices.

Maria Borsca et Julia Hille (2020), en Allemagne, pointent la place des techniques d'information et de communication (TIC) dans «les familles transnationales». L'usage des TIC bouscule les notions de présence ou d'absence en permettant une «coprésence»: «la coprésence virtuelle peut être décrite comme un espace social dans lequel les personnes ont une conscience permanente les unes des autres, malgré l'éloignement géographique». Les TIC ouvrent donc de nouvelles possibilités d'être ensemble malgré la distance, pour les personnes, comme peut-être dans des séances de thérapie familiale «en visio». Elles concluent: «Les TIC peuvent jouer un rôle important dans le maintien de la résilience familiale».

Samara Elat et Roberta Speziale (2020) de l'Institut IEF COSTRE, centre de formation systémique-relationnel et de psychologie interculturelle de Sardaigne, basent leur approche sur le concept de culture de G. Mantovani (2004) qui met l'accent sur la relation se créant dans l'échange. Ces thérapeutes proposent à de jeunes migrants récemment arrivés sur l'île de participer à des psychodrames ou de dessiner des géogrammes paysagers.

Notre expérience bayonnaise s'inscrit dans la même lignée. Nous la qualifierons d'interculturelle pour souligner l'interrelation, l'interaction, l'impact des uns sur les autres au travers de l'intensité du moment partagé.

Aller-vers

Avec notre approche de thérapeute systémique, bénévole à PAUSA, nous considérons que lorsque nous rencontrons une personne là, dans cette grande salle, aux murs défraîchis, sous une lumière blafarde de néon blanc, c'est un système familial que nous rencontrons: composé de ceux restés au pays, auquel s'ajoutent parfois les membres déjà en Europe. Nous intégrons aussi que notre interlocuteur fait partie d'un nouveau sous-système: celui des compagnons de route, présents avec lui au centre, ou avec lesquels il reste en lien via son téléphone, dans une forme de «coprésence». Ces diverses appartenances nous apparaissent comme un ancrage, une ressource pour la personne, qui vit au risque constant de se retrouver sans «attaches», désarrimée³.

Notre intervention ne se fait pas dans le cadre d'une demande thérapeutique. Nous sommes dans l'«aller-vers», nous allons au-devant des personnes dans le lieu où elles dorment. Nous souhaitons créer la rencontre et offrir notre écoute. Nous connaissons cette approche de terrain grâce à notre expérience professionnelle aux portes de Paris dans une association de prévention spécialisée. Nous travaillions alors comme éducatrice de rue et il s'agissait d'interpeller des groupes de jeunes qui zوناient sur le trottoir pour co-construire avec eux des projets de formation ou de loisirs. Ce fut une étape très formatrice de notre vie.

3. «Tout se passe comme si l'être humain, à partir du moment où il n'a plus de toit, de famille, appartenait à tous ceux qui s'occupent de lui» observe la psychiatre Sylvie Quesemond-Zucca (2007) à partir de sa clinique auprès des SDF.

À l'instar de Marie-Rose Moro nous désirons «accueillir ce qui se dit mais aussi les silences, en respectant le rythme de chaque patient, en prenant garde à ne pas être dans une posture d'interrogatoire» (Baubet et Moro, 2013). Or, avez-vous observé comment nous nous relierions aux autres, dans notre culture, lors d'une rencontre? Nous interrogeons: D'où viens-tu? Quel âge as-tu? Que fais-tu?

M. B.⁴, un jeune homme, témoigne: «Avant d'arriver en France, mon âge n'avait aucune importance, je crois que je ne savais même pas quel âge j'avais... Ici on me pose toujours la question "t'as quel âge?"». M. S. nous expliquera: «Chez nous, il est impoli de poser des questions».

Lambert, Huart et Seck (2002) soulignent l'importance du code très strict régissant la prise de parole, au sein d'un groupe dans l'Afrique traditionnelle, qui peut se résumer à «n'importe qui ne dit pas n'importe quoi à n'importe qui n'importe quand ni n'importe comment».

Tendre « une étrange image en miroir » (Caillé, 2012)

Dans ce contexte, nous avons opté pour l'écriture d'une histoire que nous allons soumettre à la lecture des sujets présents. Elle sera l'espace dans lequel «les personnes se rencontrent sur des frontières de mondes différents et créent des zones d'échanges et d'influences réciproques» (Mantovani, 2004). Nous nous inspirons d'un «objet flottant»: le conte systémique (Caillé et Rey, 1998). «Le conte systémique

qui, à partir des informations recueillies sur le système, tente de lui restituer une étrange image en miroir qui serait la sienne tout en ne l'étant pas. Dans le conte créé par l'intervenant, on suit l'histoire de personnages placés dans un autre temps et dans d'autres lieux, qui cependant présentent d'importantes similitudes avec les protagonistes du système.» (Caillé, 2012).

Là, où le conte systémique a été initialement pensé pour mettre un terme aux thérapies, le conte de Wako offre la possibilité d'un début. Nous avons écrit l'aventure de la jeune vache zébu Wako à partir de plusieurs témoignages. Nous nous sommes inspirées d'un mythe peul et de récits de bergers nomades du Sahel. L'intrigue s'appuie sur la métaphore, dont Andolfi et Cavaleri (2014) disent qu'elle «peut jouer un rôle de détonateur émotionnel mais elle peut aussi avoir une valeur transculturelle si elle est utilisée comme telle en thérapie». Le conte «permet de créer un contexte propre à la rêverie, à l'enchantement, et de mettre en rapport l'expérience universelle avec l'expérience individuelle» (Rey, 2012).

Comme le conte systémique, notre fable reste inachevée. Cela permet ainsi aux auditeurs de «coécrire» la poursuite de l'histoire. Ainsi, «il sollicite les ressources créatives du système pour inventer une suite et envisager des solutions au dilemme, à l'énigme proposée» (Sprocq-Demarcq et Rey, 2008).

Ce conte traite d'une épopée qui pourrait offrir une nouvelle dynamique pour l'individu: «germe de métamorphose et source d'une nouvelle créativité»; la migration peut aussi être source de potentialités créatrices» (Andolfi et Cavaleri, 2014).

4. Nous utilisons des initiales pour présenter les personnes afin de préserver leur anonymat.

Dans une approche constructiviste, cette pratique, pour être réussie, n'implique pas que l'intervenante ait raison – que l'histoire colle exactement à la réalité de l'auditeur – mais que la construction édifiée avec les membres du « système thérapeutique » soit opératoire. Cette communication vient questionner les croyances et favoriser une coévolution.

Notre démarche a l'objet assumé de soutenir les ressources des personnes rencontrées. Nous nous adressons au potentiel de résilience de l'individu en s'appuyant sur ses ressources internes mais aussi familiales et collectives. « Une intervention éthique doit s'inscrire dans un processus d'identification des ressources favorisant des attitudes résilientes, ces ressources pouvant revêtir des formes très variées selon les cultures et le contexte dans lequel évolue le sujet » précisent Betty Goguikian Ratcliff et Delphine Bercher (2011).

Le déroulement d'une rencontre collective

En fonction de nos disponibilités, nous nous rendons à PAUSA dans l'après-midi ou en fin de journée. Nous prêtons renfort là où nous observons qu'il y en a besoin : au vestiaire pour donner des vêtements, à l'organisation du service du dîner... Ces visites nous offrent l'occasion de faire connaissance avec les résidents de passage. L'humour est certainement notre clé préférée pour ouvrir les portes de l'échange. Un compliment taquin sur une

veste trop fois trop grande pour celui qui l'essaye... une blague à ceux qui attendent dans la file du repas... Ces petits riens permettent de créer un lien, de connaître un ou deux prénoms et dès le jour d'après nous nous reconnaissons.

Nous aimons particulièrement cette expression qui nous accueille : « Bonne arrivée ! ». Nous échangeons des sourires, des poignées de main, des salutations (« ça va ? » « et vous comment ça va ? » « ça va, et vous ? »). Celles et ceux qui se restaurent nous proposent systématiquement, d'un geste de la main et d'un regard, de partager leur nourriture. Alors, nous disons simplement que nous avons une histoire, quelque chose à partager avec eux, et nous accrochons leur curiosité avec nos feuilles à la main. Il suffit que nous nous adressions à un tel ou une telle pour que ses pairs se joignent à nous. Ce sont les amis du moment, ceux de la route, ou de « la France ». Nous sommes ainsi trois ou quatre à parler ensemble. Suivant la météo cela se passe au réfectoire (qui n'est qu'une partie de la grande salle du rez-de-chaussée faisant aussi office de dortoir) ou dans la cour. Nous nous réunissons autour d'une table, ou bien dehors, sur les chaises et canapés récupérés avant d'atterrir en déchetterie. Le centre, malgré sa vétusté, est néanmoins suffisamment « secure » : à l'intérieur de ses murs, les individus sont protégés des contrôles de police et de la dureté de la vie dans la rue. Grâce à ce sentiment de répit, du temps à disposition, et du fait que nous sommes âgées⁵, appartenant au groupe de ceux qui accueillent

5. « Dis bonjour à Mémé », indique M^{me} A à sa petite fille quand elles nous croisent dans la cour. La quinquagénaire que nous sommes a bien apprécié !

(il est donc probablement admis qu'il faut nous prêter attention), les conditions de l'échange sont favorables.

Nous devons néanmoins nous adapter à quelques contraintes:

- ne rien écrire, car nos interlocuteurs prendraient peur⁶;
- le conte est surtout accessible aux locuteurs en français;
- le cadre manque de confidentialité;
- les sujets étant en transit, il est fréquent que cela soit notre unique rencontre avec eux.

Nous proposons à un participant de lire à haute voix le conte que nous avons écrit, ou bien nous le lisons nous-mêmes. Le petit attroupement attire fréquemment de nouvelles oreilles. Ils écoutent, commentent, parfois demandent une explication sur un mot. À la fin de la lecture, une discussion s'engage.

Notre expérience s'est faite surtout avec des participants hommes (plus nombreux au centre, et souvent très jeunes), et des petits groupes de femmes. Nous n'avons pas eu l'occasion de partager le conte avec des enfants.

Voilà donc le début du conte:

«Il était une fois dans une contrée bien loin d'ici une belle étendue d'eau. Une nuit dans la lumière de la lune, des cornes pointèrent à la surface du lac. Puis des bosses. Sortant avec lenteur et puissance son corps des eaux, une vache-zébu monta sur la rive; aussitôt suivie par une cohorte de vaches, taureaux et veaux.

Ce groupe de vaches-zébus s'installa sur la terre ferme. Il prospéra. Pendant des siècles, les bêtes vécurent paisiblement sur les terres plates recouvertes d'une belle variété d'herbes, d'arbustes et de quelques grands arbres. Il y faisait souvent chaud. Très chaud. Une courte partie de l'année la pluie tombait à grosses gouttes, remplissant les marigots et réjouissant tous les animaux.

Wako le taurillon est le fils de Wanda la vache brune et de Soko le taureau. Le fort Soko a donné naissance à plusieurs jeunes zébus, avec plusieurs vaches du troupeau. Ils l'appellent "Père" et le respectent. Soko est celui qui indique les meilleures pâtures où se rendre pour brouter. Celui qui protège le groupe quand un animal prédateur s'approche. Les taurillons craignent son coup de corne piquante quand ils ont commis une bêtise.

Wako porte comme les autres bêtes sur son flanc les larges cicatrices qui indiquent à quelle famille il appartient. Il entretient de bonnes relations avec Bada, son oncle, le frère de sa mère. C'est surtout Bada, un peu plus âgé que lui, déjà un adulte, mais encore jeune, qui lui enseigne comment vivre dans la brousse.

Oncle Bada lui montre comment distinguer les feuilles savoureuses des arbustes, de celles qui tordent l'estomac et rendent malade. Ils aiment aussi jouer ensemble à se rouler par terre dans la boue tiède du marigot.

La vie du jeune Wako semble paisible...

Or, la saison chaude devient de plus en plus chaude... Si les grands arbres résistent,

6. Nous avons testé la prise de notes, et devant les inquiétudes exprimées nous avons cessé de le faire, et écrivons après les «séances».

les arbustes se dessèchent, et l'herbe est plus éparse.

La faim tiraille certains jours le ventre de Wako.

À la nuit tombée, quand tout le monde pense que les jeunes dorment déjà, Wako entend sa mère et les autres vaches se lamenter et meugler. Elles s'inquiètent du futur pour les enfants qu'elles ont, et pour ceux à venir.

Le jeune taurillon ressent de la tristesse de voir ainsi sa mère et les autres mères dans la peur et l'inquiétude. Quelques larmes mouillent ses grands yeux noirs... et il se réjouit secrètement que la nuit soit bien épaisse et que personne ne puisse voir ses yeux rougis. Soko ne voudrait pas que son fils pleure! Ne prêche-t-il pas toujours: "Les larmes du taureau coulent à l'intérieur!"?

Même Oncle Bada ne le réconforte pas. Il est en âge de s'accoupler mais la sécheresse aux alentours ne lui permet pas d'imaginer partir vers un autre territoire avec ses femelles. Il n'aurait pas de quoi nourrir et abreuver son troupeau. Alors, il reste là, cornes baissées, de plus en plus triste et maussade. Fini les belles parties de jeu dans la boue du marigot avec Wako!

Une vache-zébu, lointaine cousine de mère Wanda, visite un jour le troupeau. Elle porte un sac d'herbes fraîches sur sa bosse, qui étonne et attire toutes les bêtes. D'où vient donc une telle aubaine?

La vache raconte que c'est son fils, parti au "froid pays" qui lui a envoyé! Wako n'en revient pas. Il existe donc un endroit sur terre où l'on peut trouver de l'herbe aussi

verte? Et dans des quantités assez importantes qu'il est possible d'en extraire une partie pour en envoyer à sa mère? [...].»

Notre récit s'arrête quand Wako lui-même se trouve au froid pays, et nous invitons alors les auditeurs à en écrire la suite...

Lors des rencontres, les participants témoignent leur intérêt. Les échanges émotionnels sont intenses. C'est un moment d'attention réciproque entre chaque membre du petit groupe, y compris nous-mêmes.

Des résidents se montrent surpris, reconnus et considérés du fait que nous ayons construit à leur intention un tel récit. «Mais... c'est de nous que ça parle!» nous dit stupéfait M. I. pendant que M. G. fait la lecture avec emphase. Certains auditeurs portent leur attention sur les métaphores proposées: l'herbe verte, l'étoile, l'oiseau messenger⁷ par exemple et échangent avec le groupe sur leurs associations d'idées. Un homme fait le lien avec un proverbe de chez lui: «Le veau ne perd pas sa mère, même dans l'obscurité», et son compatriote nous explique comment il comprend cette phrase. Certaines personnes ont pu nous dire que nous leur offrions un nouveau regard sur eux-mêmes. M. M. partage avec nous son émotion: «Vous me parlez de mon courage, c'est fort... on ne me l'avait jamais dit.» Il nous semble que ces vécus ont à la fois un aspect ludique et un effet cathartique. «C'était un bon moment», dit une femme au moment de s'éloigner pour aller chercher son repas, et nous nous sentons également touchés par la douceur de

7. L'étoile et l'oiseau messenger figurent dans une partie du récit non reproduite ici, métaphores de la spiritualité pour l'une et du téléphone portable pour l'autre.

cet instant de répit. Quand une personne nous interroge sur notre propre relation à la migration, nous sommes authentiques et nous évoquons le souvenir transmis dans notre famille de l'exil forcé hors de France de nos ancêtres huguenots au XVII^e siècle. Nous sommes bien là dans une zone d'échange et d'influence réciproque, et dont chacun repart «ni tout à fait le même, ni tout à fait un autre⁸».

À expérimenter aussi dans d'autres contextes

À la suite de ces partages, nous avons revu certaines de nos connaissances. Nous avons eu le sentiment que quelque chose de l'«alliance thérapeutique» s'était mis en place. Cela nous a permis de nous sentir reliées à ces personnes, de trouver une place qui nous semblait authentique et confortable. Nous avons pu avoir des entretiens plus personnels sur leurs vécus et leurs besoins spécifiques. Cela a favorisé notre travail de réseau avec l'équipe médicale bénévole (pour l'accès à des soins), les partenaires présents dans le centre, comme la CIMADE (pour l'accès aux droits...) ou d'autres, du «droit commun», comme l'équipe mobile de soins psychologiques de l'hôpital de Bayonne. Nous rappelons que ce que nous souhaitions c'est aller vers l'autre, lui montrer notre empathie et notre intérêt sans toutefois le brusquer.

Dans ce jardin relationnel, poser des questions serait comme arracher des herbes, tandis qu'offrir un conte permet d'enrichir la terre de l'échange.

D'autres terrains relationnels sensibles sont à cultiver : dans l'offre d'un hébergement au long cours, ou l'accompagnement de publics spécifiques (mères seules, mineurs isolés) par exemple. Nous pensons que le conte systémique peut faciliter la prise de contact. L'intervenant raconte ce qu'il a lui-même cerné de l'histoire des personnes à qui il s'adresse. Il se relie à l'autre en passant par sa propre sensibilité. Il dévoile sa relation aux faits collectifs qu'il connaît en tant que professionnel, dans une posture systémique de métacommunication.

Donner quelque chose de soi avant de prendre des informations : tout praticien peut se questionner sur la pertinence d'une telle démarche dans son contexte d'intervention.

« Et ils ne vécurent pas heureux... »

Nous ne pouvons pas passer sous silence les conditions terribles dans lesquelles se trouvent les réfugiés à PAUSA. L'épopée de Wako ne se termine pas par un «happy end» comme dans un film de Walt Disney. Leurs histoires sont marquées par la violence, la perte, la rupture des liens. La précarité sociale vécue dans notre pays dit «d'accueil» réactualise la question de la rupture. La suite du traumatisme, de l'attaque à la dignité de la personne, a lieu sous nos yeux, dans le «système» (institutionnel, sociétal...) qui est le nôtre. Nous rencontrons pour la plupart des sujets finalement très solides face à une violence sociale,

8. Verlaine (1844). *Mon rêve familier*.

voire institutionnelle, extrême. Ils arrivent en vie de leur long périple... mais surtout ils arrivent à vivre. « Les dents ont beau rire, le cœur sait la blessure qu'il porte », nous confie un soir M. E.

La confrontation brutale d'un individu à une agression ou à une menace pour sa vie crée les conditions du psychotraumatisme. Le dénuement, l'extrême précarité, la menace d'être arrêté par la police et expulsé du territoire, ainsi que l'inquiétude concernant sa famille laissée en grand danger, ou/et sans ressources, constituent autant de menaces à l'intégrité physique et psychique des personnes rencontrées. Nous nous trouvons confrontées à un psychotraumatisme en train de se faire.

Baubet et Moro (2013) affirment que « face aux récits d'exil et de violence, le psychothérapeute ne peut se retrancher derrière une hypothétique neutralité. La tristesse, la colère, l'indignation, la compassion sont inévitables et parfois nécessaires au processus psychothérapique ». Goguikian Ratcliff et Strasser (2009) sont également d'avis qu'il faut reconsidérer la posture de neutralité bienveillante. Le praticien n'offre pas seulement une écoute mais se doit de protéger en condamnant les violences subies par le patient et en le reconnaissant en tant que victime. Cette position de « témoin engagé » pousse le thérapeute à agir non seulement en tant que professionnel, mais également en tant qu'individu.

Notre démarche bénévole auprès des personnes vulnérables, et notre engagement au sein des associations organisant un plaidoyer en faveur de leurs droits constituent les réponses que nous avons pu trouver pour participer à l'espoir, pour reprendre le mot de Greta Thunberg de 2019: « L'action c'est l'espoir, sans action il n'y a pas d'espoir. »

Adaptabilité

Comment faire face à un contexte nouveau ? En s'adaptant. La faculté d'adaptation est l'aisance d'un individu à évoluer en fonction du contexte, des événements ou d'un besoin sans se laisser conditionner ou influencer, en restructurant ses propres croyances, modes de fonctionnement et de pensée. C'est de cette adaptabilité que font montre les personnes migrantes, et c'est le défi qui attend les intervenants sanitaires et sociaux qui les rencontrent.

La créativité, l'aller-vers, l'engagement du soi constituent des pistes à notre portée pour réussir cette rencontre.

M^{me} I. nous a dit: « Si tu supportes la fumée, tu te réchaufferas avec la braise. » L'expérience humaine d'un moment de partage « dans la fumée », dans ce centre d'accueil, nous a aussi permis d'emporter avec nous la chaleur de la braise, pour laquelle nous remercions tous ceux et celles croisés sur le chemin.

Bibliographie

- Andolfi M. et Cavallieri L. (2014). « Familles immigrées et psychothérapie transculturelle. Chapitre 17 », in *Les Nouvelles Familles*, Louvain-la-Neuve, De Boeck Supérieur.
- Baubet T. et Moro M.-R. (2013). *Psychopathologie transculturelle*, 2^e éd., Issy-les-Moulineaux, Elsevier Masson.
- Borcsa M. et Hille J. (2020). « Le génogramme 4.0 : familles globalisées et relations virtuelles », in Borcsa M. et Daure Y., *Les Génogrammes d'aujourd'hui : la clinique systémique en mouvement*, Paris, ESF éditeur.
- Caillé P. (2012). « La révélation dans tous ses états, les objets flottants comme révélateurs de complexité et facteurs de changement », *Cahiers critiques de thérapie familiale et de pratiques de réseaux*, n° 48.
- Caillé P. et Rey Y. (1998). *Il était une fois... du drame familial au conte systémique*, Paris, ESF éditeur.
- Daure I. (2011). « Approche systémique interculturelle, une proposition pour l'accueil des familles issues de la migration », *Le Journal des psychologues*, vol. 7, n° 290.
- Elat S. et Speziale R. (2020). « Le génogramme paysager et ses possibles utilisations dans le contexte migratoire », in *Les Génogrammes d'aujourd'hui*, Paris, ESF éditeur.
- Goguikian Ratcliff B. et Strasser O. (2009). *Clinique de l'exil : chroniques d'une pratique engagée*, Genève, Georg.
- Goguikian Ratcliff B. et Bercher D. (2011). « Migrants et réfugiés en consultation : quelles pratiques et quelle éthique ? », *Psychoscope*, vol. 8-9.
- Lambert P., Huat N. et Seck B. (2002). « L'expérience sénégalaise en thérapie familiale systémique », *Thérapie familiale*, vol. 23, n° 1.
- Mantovani G. (2004). *Intercultura, E possibile evitare la guerra culturale?*, Bologne, Il Mulino.
- Quesemond-Zucca S. (2007). *Je vous salue ma rue : clinique de la désocialisation*. Paris, Stock.
- Rey Y. (2012). « Thérapie de couple et objets flottants », *Cahiers critiques de thérapie familiale et de pratique de réseaux*, vol. 1, n° 48.
- Sprocq-Demarcq N. et Rey Y. (2008). « Les objets flottants en formation systémique : contribution au développement personnel et professionnel du futur thérapeute », *Cahiers critiques de thérapie familiale et pratiques de réseaux*, vol. 2, n° 41.

abstract

A tale in an intercultural systemic approach with migrants in precarious situations – Systemic tales are used in outreach action with migrants in a reception center in Bayonne, southwest France. The therapist's voluntary work aims to offer benevolent sharing and exchange over a short period of time and in a collective environment for vulnerable men and women facing the turmoil of psychotrauma.

resumen

Un cuento en un enfoque sistémico intercultural de migrantes en situaciones precarias – La narración de un cuento sistémico se utiliza en una acción de acercamiento a personas migrantes en un refugio de Bayona, en el suroeste de Francia. El trabajo voluntario de la terapeuta tiene como objetivo facilitar un intercambio benevolente/amable, de corta duración, en un espacio colectivo con mujeres y hombres vulnerables que experimentan varios psicotraumatismos.